



Gobineau

Œuvres

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JEAN GAULMIER
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE JEAN BOISSEL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

GOBINEAU

Œuvres

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JEAN GAULMIER
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE JEAN BOISSEL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1983.

SCARAMOUCHE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT LEDIT SCARAMOUCHE¹
SE TROUVA ÉPRIS D'UNE GRANDE DAME

Ami lecteur, t'attendrais-tu par hasard à me voir commencer cette historiette par : « La lune pâle se levait sur un ténébreux horizon... » ou par : « Trois jeunes hommes, l'un blond, l'autre brun et le troisième rouge, gravissaient péniblement... » ou par... Ma foi, non ! tous ces débuts, étant vulgaires, sont ennuyeux et, puisque je n'ai pas assez d'imagination pour te jeter sur la scène de mon récit d'une manière un peu neuve, j'aime mieux ne pas commencer du tout et t'avertir tout bonnement que Matteo Cigoli était, de l'aveu général, le meilleur garçon, le plus gai, le plus actif et le plus spirituel qu'eût produit son village, situé à quelques lieues de Bologne. Au moment où nous le ramassons sur la grand-route, il est dix heures du matin, le soleil brûle la poussière et Matteo vient de faire ses adieux à monsieur son père. Que de tendresse dans ces adieux !

« Jeune homme, lui a dit le patriarche, grand et fort comme tu es, tu manges trop ; va te nourrir ailleurs. Surtout sois vertueux et que je ne te revoie jamais, sinon... »

Ici l'orateur avait tracé du pied et de la main une sorte d'hiéroglyphe plus compréhensible que ceux de feu Champollion; puis il avait ajouté :

« Voici un bâton et ta gourde pleine de vin. Bonjour. »

Matteo, vivement stimulé par le geste de l'auteur de ses jours, était parti au pas de course. Et le voilà, avec ses dix-huit ans, lancé dans le monde, comme, jadis Sixte Quint, Giotto, Salvator, Pierre de Cortone et tant d'autres¹. Marche, ô Matteo ! je ne doute pas qu'il ne t'arrive plus d'une étonnante aventure !

J'achève en hâte mon invocation, car je m'aperçois que mon héros a rejoint sur la grande route un vaste chariot qui se traîne paresseusement sous le soleil et qui me paraît contenir une joyeuse société.

« Ohé ! l'ami ! s'écria d'une voix forte un personnage décoré de magnifiques favoris noirs et lustrés, et qu'au fouet qu'il tenait en main on reconnaissait pour le conducteur, sommes-nous encore loin d'un village ?

— Je ne sais pas^a, mon bon seigneur, répondit Matteo, je ne suis pas du pays.

— J'ai terriblement soif, grommela l'automédon.

— Et moi furieusement », répétèrent deux personnages assez fantastiquement accoutrés qui se tenaient près de lui.

Aussitôt quatre ou cinq voix d'hommes, de femmes et d'enfants sortirent du creux de la machine et s'écrièrent :

« J'ai soif, moi ! J'ai faim ! J'ai chaud ! »

Bref ce fut un concert qui proclamait tous les besoins tourmentant la frêle humanité.

Matteo, en homme qui s'ennuie d'aller à pied, offrit la gourde qui pendait à son bâton, elle fut acceptée avec reconnaissance, vidée avec soin et rendue au prêteur par le gros cocher qui l'accompagna de ces paroles gracieuses :

« Es-tu fatigué, toi^b ?

— Certes, oui.

— Monte dans la patache. »

Matteo accepta avec une reconnaissance tellement empressée qu'il écrasa le pied d'un enfant et tomba sur les genoux d'une des femmes. En se relevant, il s'aperçut qu'elle était jolie et salua.

La carriole continua sa route du même pas traînard

qu'auparavant, mais la présence de Matteo avait ranimé la conversation prête à s'éteindre. Il narra sa courte et prosaïque biographie, et il eut la satisfaction d'entendre la jeune femme sur les genoux de laquelle il avait fait son entrée dans le chariot s'écrier : « Poverino ! » d'une manière toute compatissante; ensuite il s'enquit d'une voix timide de la profession de ses nouveaux amis.

« Corpo di Baccho ! s'écria le gros cocher ! il faut que tu sois un rustre bien ignorant et bien peu favorisé de la fortune pour ne pas nous connaître. Jeune homme ! je suis Polichinelle; ce monsieur brun et sec est l'honnête et bergamasque Arlequin; Pizzi, lève ton nez et montre à ce brave garçon la face extravagante de l'honnête Tartaglia¹. Tu viens d'écraser le pied de l'Amour; c'est sur les genoux de Colombine que tu es tombé, et, quant à cette vénérable matrone qui surcharge de son poids l'arrière de notre brouette, elle n'est artiste que dans les grandes circonstances; d'ordinaire elle reçoit l'argent à la porte. Découvre-toi cependant, Matteo Cigoli, dame Barbara a produit deux chefs-d'œuvre : Colombine et moi ! »

Matteo ne put assez se féliciter en lui-même d'être, dès son début, tombé dans la société d'aussi augustes personnages; il devint fort gai, partant spirituel, et se concilia l'affection de toute la société, à l'exception de Tartaglia, qui en lui-même trouva ridicules les regards que le nouvel arrivé jetait fréquemment du côté de Colombine.

« Cher ami ! s'écria tout à coup Arlequin d'un ton sentencieux, le contenu de ta gourde t'a conquis à jamais ma tendresse; écoute-moi, je te prie, avec une grande attention. Dans ce coffre, dit-il en frappant du doigt sur la caisse à demi défoncée qui lui servait de siège, dans ce coffre se trouvent la fortune et la gloire², consistant en un nez postiche, un pantalon, une perruque et autres accessoires.

— Matteo Cigoli, reprit Polichinelle en second dessus³, notre cousin Carpaccio a eu la sottise de désertir le culte des Muses pour se faire chaudronnier; je me joins à Arlequin pour t'offrir sa dépouille. Quelle magnifique position nous te présentons là ! D'abord part à nos bénéfices⁴ ! Quand je dis part, c'est demi-part ! mais part entière à notre vie aventureuse, à notre incompa-

nable fainéantise, à nos délicieux plaisirs, à nos succès ! Oui, Matteo ! les duchesses, les marquises se font un devoir... tu remueras leurs cœurs à la pelle !

— Bah ! reprit Pantalon qui était couché au fond de la voiture entre deux paquets, et qui n'avait pas encore parlé, pourquoi tant de frais d'éloquence ? Il n'a pas le sou, cela se lit sur sa mine ; nous lui proposons notre appui...

— Notre protection, dit Barbara.

— Notre amitié, siffla Colombine.

— Notre carriole pour voyager, hurla Polichinelle, de l'air dont on reproche un bienfait.

— Et surtout une portion de notre gloire, psalmodia de nouveau Arlequin : c'est à prendre ou à laisser.

— Mais si, au lieu de parler tous à la fois, vous me laissiez le temps de vous répondre, répliqua Matteo, cela vaudrait bien mieux, car j'accepterais.

— Vraiment ?

— Avec joie et...

— Avec joie suffit, interrompit le gros Polichinelle en lui tendant les bras ; qu'il subisse un embrassement général ! »

Ému jusqu'aux larmes, Matteo se prêta volontiers à cette opération, espérant qu'après la figure huileuse de Polichinelle, la face anguleuse d'Arlequin, la mine bouffie de Tartaglia, l'angle aigu de Pantalon et le faciès inqualifiable de la vieille dame, il parviendrait à l'Éden semé de roses des joues de Colombine ; mais arrivé à cette dernière station, Tartaglia, n'y tenant plus, le jeta au fond de la voiture d'un coup de poing dans l'estomac, et il accompagna cette brutalité d'un regard si terrible, que le nouvel artiste dramatique jugea qu'il était prudent de ne pas l'exaspérer.

Cependant Polichinelle reprit :

« Veux-tu être Cassandre ?

— J'aimerais mieux un autre rôle, dit Matteo d'un air boudeur, en se frictionnant le creux de l'estomac.

— Eh bien, jeune ambitieux, le rôle du Docteur te convient-il ?

— C'est trop bête.

— Nous avons besoin d'un Scaramouche¹, observa Colombine.

— Scaramouche ! dit Matteo en cessant tout à coup

de se préoccuper de sa santé; Scaramouche ! n'est-ce pas le résolu Scaramouche qui parle vite, beaucoup et bien, qui embrouille et débrouille les intrigues, porte une collerette blanche et une longue épée ? Vive Dieu ! je me sens capable de m'élever à la hauteur de ce rôle. Eh ! je puis être mélancolique, sentimental, amoureux, voleur, escroc, honnête, stupide, fou, en un mot, le résumé de toutes les vertus et de toutes les faiblesses humaines comme ce grand modèle ! Je joue des castagnettes et pince de la guitare ! »

Le rayon du Ciel venait d'éclairer Matteo, et sa vocation se décidait. Il versa quelques larmes, tribut de son émotion, et serrant la main de Polichinelle d'une manière expressive :

« Ô mes frères ! s'écria-t-il, je suis Scaramouche ! »

Ici, donnant un vigoureux coup d'épéron à feu le cheval Pégase, que je ressuscite pour me servir dans cette narration noble et tout épique, je crois devoir, par égard pour le lecteur, sauter par-dessus les deux ou trois mois d'apprentissage de Matteo, non pas qu'ils aient été indignes de lui; mais quand on a vu *Phèdre*, va-t-on parler de l'*Alexandre* ? Sa réputation arriva promptement à un degré assez remarquable pour que la troupe, dans laquelle il avait déjà pris une influence qui le disputait à celle de Polichinelle, résolut d'aller tenter la fortune à Venise¹ la belle, la cité des plaisirs et de la fortune par excellence. Arlequin et Pantalon, qui étaient des gens de bon conseil, proposèrent de déterrer quelque abbé meurt-de-faim, comme il s'en trouvait tant dans la ville, afin qu'il leur fît des pièces. L'avis fut adopté — et dame Barbara n'eut pas longtemps à chercher pour trouver le pauvre abbé Corybante², petit jeune homme maladroit et malingre, grand amoureux des Muses, et n'ayant pas le sou. Le prix de chaque pièce fut fixé une fois pour toutes à dix écus, et l'abbé se mit au travail.

Comme il était heureux, ce pauvre abbé ! il allait enfin produire un fils de son imagination et empocher dix écus, chose rare, chose presque immémoriale dans sa vie ! Aussi, à dater de ce jour, combien il se montra distrait dans les leçons de latin dont il ennuyait les jeunes nobles, et dans les leçons de mandoline qui amusaient les jolies patriciennes ! Le matin de la repré-

sensation, l'abbé était complètement hors de lui lorsqu'il se présenta au palais Tiepolo pour faire le professeur auprès de la belle Rosetta, dont il était plus particulièrement le souffre-douleur. Il est bon de dire que la signora Rosetta Tiepolo¹ était une riche héritière que la mort de ses parents avait fait tomber sous la tutelle de la Sérénissime République; elle possédait des biens immenses en Candie et dans l'Archipel², et son illustre tutrice n'eût pas été fâchée de trouver un prétexte pour accaparer ces richesses. Cependant, on avait autorisé le comte Jean Foscari³, un des jeunes nobles les plus ruinés de la République, à faire la cour à la belle Rosetta. Tout cela procédait convenablement, régulièrement, ennuyeusement et comme il convient à des personnes d'un haut rang.

« Arrivez donc, l'abbé ! dit la jeune fille. Où êtes-vous ? Que faites-vous ? »

— Madame, je demande des millions d'excuses à Votre Excellence Illustrissime. Voici la musique; commençons, s'il vous plaît... Ah ! pardon.

— Vous êtes bien ennuyeux, l'abbé, de laisser tomber la musique comme cela, mais vous avez quelque chose ! Oh ! la drôle de figure ! Je veux savoir ce que vous avez. Êtes-vous malade ?

— Non, Excellence.

— Vous ressemblez à un casse-noisettes.

— Excellence, je suis heureux quoique bien inquiet.

— Grands dieux ! que vos lenteurs m'impatientent ! » s'écria l'irascible héritière en frappant du pied.

L'abbé prévint un orage, et, se hâtant de le détourner, il avoua qu'il était l'auteur de la pièce qui se jouait le soir même au théâtre de Saint-Ange⁴.

« Vraiment, l'abbé; vous avez donc de l'esprit ? »

— J'ai fait plusieurs acrostiches sur le nom de Votre Excellence.

— Ah ! c'est vrai. Je veux voir votre pièce.

— Il est temps alors que Votre Excellence se hâte de faire retenir les places, dit le bon abbé en se rengorgeant; car une grande partie en est déjà prise par la plus haute société. »

Rosetta se mit à courir dans sa chambre, en appelant :

« Zanna ! Theresa ! Lotta ! qu'on vienne m'habiller. Vite, vite, vite ! Préparez la gondole. L'abbé, courez me

retenir ma loge. Zanna, donnez-moi mon masque. Dépêchez-vous, grands dieux ! dépêchez-vous. Partez donc, l'abbé ! Vous n'êtes pas encore parti ? Il n'y aura plus de places ! Mon éventail, mes gants, mon bouquet. Bon, l'abbé est parti. Gondolier, chez la signora Cattarina Cornaro¹ ! »

Et la gondole partit et arriva ; Rosetta s'élança avec vivacité vers le sofa où était couchée son indolente amie.

« Je viens te chercher pour que nous nous promenions, lui dit-elle ; puis j'ai chargé l'abbé de nous retenir une loge au théâtre de Saint-Ange, pour voir une pièce qu'il m'assure être fort belle.

— En effet, répondit Cattarina, qui savait toujours tous les bruits de la ville, on parle beaucoup de cette représentation. Il paraît même que le Scaramouche est assez bien tourné.

— Vraiment ?

— On le dit.

— Il faut voir cela.

— J'y consens.

— Nous partons ?

— D'accord. »

Et, comme deux oiseaux, les charmantes filles s'élancèrent dans la gondole et s'y assirent. En passant dans le canal Saint-Georges, la signora Cornaro dit à son amie :

« Voilà ton beau fiancé. »

En effet, une gondole élégante longeaît la leur en ce moment.

Rosetta étouffa un bâillement profond avec son éventail, et répondit :

« Ah ! charmante, si tu savais comme il m'ennuie ! Cachons-nous de peur qu'il ne nous voie.

— Il n'a garde, répondit Cattarina : ne t'aperçois-tu pas qu'il est absorbé dans une conversation intime avec la Fiorella, prima donna du théâtre de Saint-Jean-Chrysostome² ?

— Il a donc toujours cette Fiorella ? dit nonchalamment la future épouse. Quelle fidélité ! Ah ! voilà l'abbé. Gondolier, approchez du traghetto³. L'abbé, sautez, et ne perdez pas votre perruque. Là, bien ! Les billets ?

— Les voilà, Excellence.

— Hâtons-nous ! »

La salle où Scaramouche et sa troupe donnaient leurs

représentations était loin d'être digne du public d'élite qui s'y était réuni ce jour-là. Cependant, on paraissait faire peu d'attention à la rusticité du local, et de tous côtés on préludait par des rires de bon aloi au plaisir que l'on paraissait certain d'avoir et qu'on eut; car jamais Polichinelle n'avait été plus vantard et plus colère, Tartaglia plus niais, Arlequin plus vif, Pantalon plus lourd et plus fin, Colombine plus jolie; mais que dirai-je de Scaramouche? Rappellerai-je qu'il fit pâmer un inquisiteur des Dix¹, qui de son existence n'avait ri, et que le morceau de musique qu'il chanta — car l'abbé avait eu le bon sens d'exploiter la voix magnifique que Matteo possédait à son insu — fit déclarer que, si ce garçon-là travaillait, il irait loin. De toutes parts ce ne furent qu'applaudissements, et, en sortant du spectacle, les nouveaux acteurs furent portés aux nues. Le comte Foscari décida que Colombine était digne d'attention; mille guitares s'accordèrent pour elle; et quant à Rosetta, elle trouva Matteo si charmant, si charmant... (ma foi, j'ai peur que le lecteur ne craigne un conte de fées!); elle le trouva, dis-je, si charmant, qu'elle ne dormit pas de la nuit, se tourna et retourna sur sa blanche couchette, et mangea des confitures jusqu'à l'aurore pour s'occuper.

Le jour venu, elle envoya chercher l'abbé; et, après quelques circonlocutions qui l'étonnèrent elle-même, tant elle avait la bonne habitude de céder à tous ses caprices, elle lui déclara qu'elle avait envie de voir un théâtre derrière la toile², et qu'il *fallait* qu'il la conduisît à celui de Polichinelle. L'abbé pâlit à cette proposition plus que hasardée : il balbutia, puis trouva, dans sa stupéfaction, la force de se roidir; mais tout cela fut inutile : la résistance rendit à la belle Vénitienne sa force d'âme³, et elle insista si bien que, quelques minutes après l'entrée de l'abbé au palais Tiepolo, Scaramouche et ses compagnons virent arriver au milieu d'eux le digne Corybante donnant le bras à un masque dont la taille semblait assez bien prise.

Cette entrée parut singulière au fantasque Arlequin, car la pureté de mœurs de l'abbé était hors de toute atteinte. Mais surtout, ce qui étonna tout le monde, c'est que le joli masque⁴ ne quitta pas le bras de son protecteur, tandis que le protecteur paraissait fort embarrassé de sa personne, ménageait ses paroles comme des

perles, et appelait Polichinelle Excellence. On était en train de répéter; sur l'invitation spéciale de l'abbé, on continua. Par une sorte d'instinct, de coquetterie, pourrais-je dire, Matteo fut sémillant au dernier point, tant et tant que Colombine, qui voyait tout, lui dit bas en lui montrant le masque : « Gare au cœur ! » La répétition finie, le masque parla bas à l'abbé, et l'abbé dit : « Nous partons ! » Tartaglia, qui ne comprenait jamais pourquoi le timbre d'une horloge frappait douze coups quand l'aiguille était sur douze, lui répondit brutalement : « Eh bien, va-t'en ! » Scaramouche escorta galamment les visiteurs jusqu'à la porte et l'abbé, avec une répugnance visible, lui jeta ces paroles : « La signora vous invite à vous promener quelquefois sur la Piazzetta vers neuf heures. »

Ô premières sensations de l'amour, qu'on vous a décrites de fois avec justesse, et que vous serez encore décrites à l'infini ! Matteo se promena sur la Piazzetta; Matteo aima; une gondole venait le prendre à l'heure dite; il y trouvait le masque et l'inévitable abbé qui se chargeait des réponses et qui bientôt accapara aussi les demandes; car plus Matteo voyait sa silencieuse et invisible divinité, plus il devenait amoureux et — le mot est difficile à dire mais il est vrai — plus il perdait le sens. Que ces promenades étaient délicieuses ! Pendant deux heures, dans le plus absolu silence, on fendait les ondes de la lagune, et rien dans cet accord parfait de deux cœurs, rien absolument ne se faisait entendre que les prosaïques bâillements de l'abbé.

Matteo le torturait; tous les jours c'était une nouvelle instance pour obtenir le nom de sa belle; une fois même, il lui proposa de l'étrangler. L'abbé se moucha et lui tourna les talons.

Et vous croyez que Rosetta n'avait pas trouvé un but à son existence ? Vraiment elle était heureuse comme dix reines et cent princesses. L'abbé la tenait au courant de toutes les folies que le pauvre Scaramouche accumula bientôt et, comme elle sentit le besoin de faire partager son bonheur à quelqu'un, elle prit pour confidente la belle Cattarina Cornaro, et toutes deux riaient à la journée du comédien amoureux. On discutait gravement le genre de faveur qu'on lui accorderait; un jour, c'était la silencieuse promenade en gondole; un autre jour,

une rencontre fortuite sous les arcades sombres des Procuraties¹; on lui pinçait le bras et l'on s'éloignait rapidement. Divine plaisanterie ! vous faites le bonheur de la jeunesse !

Dans tout cela le plus malheureux, c'était ce bon Corybante.

Cependant, comme on ne peut manquer de trouver la vérité lorsqu'on la cherche avec ardeur, Matteo, après de longs calculs, avait découvert que sa maîtresse invisible était la femme d'un marchand de soieries qui demeurait à l'angle de la rue San-Giuliano², et dont les jalousies étaient toujours hermétiquement fermées. Peste ! je le crois; elle recevait tour à tour ses trois amants. Il fit part, bien entendu, de cette belle découverte à l'abbé et elle causa de vifs éclats de rire.

Hélas ! Il en vint à un tel degré d'amour qu'il méprisa l'insouciance heureuse et sans fatigue dans laquelle il avait vécu jusque-là. Il se prit à rêver palmes et couronnes. « Ah ! pensait-il, on dit que ma voix est belle et douce ! Si je pouvais la rendre assez mélodieuse pour en faire un appeau à l'amour... Ne serais-je pas plus digne d'être aimé ? N'a-t-il pas fallu tout le génie d'un ange de bonté pour deviner sous ces habits grotesques tout ce que je suis peut-être ! Ô ma déesse, ô puissance encore inconnue qui me tires de la poussière, qui m'élèves à la gloire, je ne serai pas ingrat envers toi ! je travaillerai ! je... »

Le tout était débité en regardant les étoiles et les larmes aux yeux, comme cela se pratique généralement³. Il confia son amour et ses projets à la belle et bonne Colombine. Elle pleura beaucoup; car, à seize ans, on n'aime pas perdre un ami; elle lui conseilla de se défier de cette passion, n'augurant rien de favorable d'une femme aussi mystérieuse; et enfin elle lui dit avec un gros soupir :

« Travaille ta voix, mon bon Matteo, réussis et pense à nous. »

Scaramouche profita beaucoup avec les nouveaux maîtres qu'il se donna. La danse surtout et l'escrime firent de lui un des hommes les plus élégamment gracieux qui se pussent voir. Il n'apprit pas moins bien la grammaire et la belle prononciation toscane; bientôt on n'eût pu le reconnaître pour le grossier comédien

qui, à un an de là, était arrivé à Venise. Non; sa main, désormais blanche et délicate, devint habile à faire naître l'harmonie sur le luth et sur la guitare, sur le violon et sur la difficile épinette. Sa voix incisive et sonore, dirigée par un maître célèbre et par son goût naturel, atteignit bientôt un grand degré de souplesse. Enfin la nouvelle de ses progrès se répandit de jour en jour par toute la ville où Scaramouche était adoré, et le bruit d'une heureuse semaine fut que le sans égal Matteo Cigoli, quittant les planches de la comédie, allait débiter sur la scène plus noble de l'Opéra¹, au théâtre de Saint-Jean-Chrysostome.

Et c'était l'amour qui avait opéré cette merveille. Si j'étais un écrivain classique, je pourrais ajouter une phrase plus ou moins fleurie, dont le sens serait : le petit drôle en a fait bien d'autres.

Pendant le temps que j'ai mis à vous tenir au courant des immenses travaux accomplis par Scaramouche, je n'ai pu vous raconter le sort du mobile de ces mêmes travaux, de son amour; et, comme je n'aime point à retourner sur mes pas, sachez seulement qu'il avait été de mal en pis, c'est-à-dire qu'il était plus fort que jamais. Du côté de la signora Rosetta, les choses ne se passaient pas tout à fait ainsi; cependant la nouvelle des succès de son amoureux, l'idée que c'était pour elle que cela était ainsi, l'avaient flattée; et une fois, ô bonheur suprême pour un amant ! au moment où elle sortait de la gondole pour s'éloigner, elle s'était écriée d'une voix haute et intelligible :

« Bonsoir, monsieur ! »

Matteo faillit, de joie, en faire une maladie.

Cependant, à Venise, tout se sait. Le cavalier Tiepolo, oncle de la belle héritière, avait appris de bonne source que sa nièce commettait des légèretés capables de la compromettre; il en avait averti le fiancé Foscari qui avait ri aux larmes du récit de l'intrigue; car l'abbé, soumis tout d'abord à un interrogatoire, avait avoué, avec force pleurs de repentir, que les amoureux n'en étaient à se parler que depuis deux jours. Du palais Foscari on s'était transporté en corps chez la signora Cattarina; elle avait achevé d'exalter la gaieté de l'oncle et du fiancé en leur confirmant les faits; et tous ensemble on s'était rendu chez la belle héritière, qui, aux premiers

mots, avait ri à se tenir les côtés. Je ne sais cependant par quel caprice cette preuve de froideur parut ou insuffisante ou bizarre à messer¹ Foscari, généralement peu jaloux; il demanda des preuves, et la Vénitienne promit de lui en donner.

Effectivement, le lendemain, l'abbé Corybante entra dans la chambre de Matteo avec la répugnance d'un chien qu'on fouette : métaphore vulgaire, mais frappante d'exactitude. Il dit à son ami d'un air lugubre :

« Matteo, je viens vous annoncer une bien bonne nouvelle.

— Laquelle, l'abbé ? dit le jeune acteur.

— Il m'est permis de vous dire le nom du masque.

— Ah ! parlez, parlez vite !

— C'est...

— La marchande de soieries ?

— Non.

— Parlez donc !

— C'est la signora Rosetta Tiepolo.

— La pupille de la République, qui demeure sur le grand canal, dans ce palais bâti par le Sansovino² ? Impossible ! »

Matteo était anéanti. L'abbé prit une prise de tabac³.

« Très possible, plus que possible : c'est vrai. Ce soir, à minuit, elle vous attend à une fenêtre basse; vous lui parlerez de votre gondole.

— Que de bonheurs ! que de bonheurs ! s'écria l'amant en frappant des mains avec frénésie; et je débute demain soir. Ah ! l'abbé, l'abbé, vous êtes mon ange gardien. »

L'excellent Corybante, qui n'était pas un crocodile, se dit en lui-même :

« Je suis un bien grand misérable ! »

Et il se moucha. Il se jugeait mal; il était tout simplement incapable de faire du mal à une puce et du bien à son père, c'est-à-dire le dernier insecte de la création.

La représentation était affichée en grosses lettres par toute la ville pour le lendemain : *Adonis*, par...⁴

Avant de s'habiller pour son rendez-vous, l'ex-Scaramouche alla faire ses adieux à ses camarades. Polichinelle le bouda, puis l'embrassa tendrement. Pantalon l'envoya promener. La mère noble l'appela ingrat, et menaça ses yeux d'une cohésion fort vive

avec ses ongles¹. Arlequin lui donna de sages conseils, et Tartaglia, ayant mis Colombine sous clef, le serra dans ses bras avec transport et lui souhaita beaucoup de prospérité.

Il sortit du théâtre; le soir vint, puis la nuit, puis minuit.

Rosetta, sans masque, dans toute sa jeune beauté, fraîche comme les roses, était appuyée sur son balcon à l'heure où la gondole de Matteo s'arrêta au-dessous. Les rideaux pourpres de la croisée étaient fermés derrière elle, de sorte qu'elle semblait devoir être toute à celui qu'elle attendait.

Pour Matteo, il osait à peine la regarder; la beauté de la patricienne était pour lui quelque chose de céleste qu'un regard, pensait-il, pourrait peut-être profaner. Il s'élança cependant hors de la gondole, et se tint debout, les deux pieds sur une pierre sculptée qui ressortait de la muraille, de telle sorte que, la tête au niveau de la fenêtre, il appuyait son bras sur le tapis de Perse qu'on y avait étalé. Il était rouge, embarrassé, ému, heureux enfin !

Rosetta lui dit :

« Quand débutez-vous ? »

— Demain soir, madame.

— Le cœur vous tremble-t-il ?

— Ah ! jugez-en, mon amour !... (et il se reprit modestement), ma vie est attachée à cette gloire. Sans elle, je perds tout et je deviens indigne à jamais !...

— Je voudrais bien entendre quelque chose de cet opéra nouveau ?

— Je vais chanter », dit-il avec une simplicité pleine de douceur.

Et, se redressant avec une sorte d'inspiration noble et calme, il livra au vent cette cavatine passionnée :

Morir per te non mi doglie²...

On assure que le célèbre Marchesi³ la regardait comme un chef-d'œuvre.

L'oncle Tiepolo, le chevalier Foscari et Cattarina, qui étaient dans le salon, furent quasi attendris par la mélodieuse voix de l'amant; cependant ils revinrent bien vite de leur distraction et, s'avançant tous trois vers la croisée :

CHAPITRE IV. Rome germanique. — Les armées romano-celtiques et romano-germaniques. — Les empereurs germains	1017
CHAPITRE V. Dernières migrations ariennes-scandinaves	1058
CHAPITRE VI. Derniers développements de la société germano-romaine	1078
CHAPITRE VII. Les indigènes américains	1099
CHAPITRE VIII. Les colonisations européennes en Amérique	1130
CONCLUSION GÉNÉRALE	1143
Avant-propos de la deuxième édition	1167

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

SCARAMOUCHE

<i>Notice</i>	1177
<i>Notes et variantes</i>	1185

MADEMOISELLE IRNOIS

<i>Notice</i>	1198
<i>Note sur le texte</i>	1207
<i>Notes et variantes</i>	1208

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES

<i>Notice</i>	1216
<i>Histoire du texte</i>	1278
<i>Principe de notre édition</i>	1280
<i>Notes et variantes</i>	1281

AVANT-PROPOS DE LA DEUXIÈME ÉDITION

<i>Notice</i>	1457
« Préface de la deuxième édition (1877) »	1458
<i>Notes et variantes</i>	1464

INDEX DES NOMS DE PERSONNES CITÉS PAR GOBINEAU
DANS L'*Essai sur l'inégalité des races humaines*

1475

INDEX DES OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS PAR GOBINEAU
DANS L'*Essai sur l'inégalité des races humaines*

1495

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

SCARAMOUCHE

MADemoiselle IRNOIS

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ
DES RACES HUMAINES

Textes présentés, établis et annotés par Jean Boissel

Introduction

Chronologie

Esquisse bibliographique

Note sur la présente édition

par Jean Gaulmier

Notices, notes et variantes

Index des noms de personnes

*Index des ouvrages et articles
cités par Gobineau dans*

l'Essai sur l'inégalité des races humaines

par Jean Boissel